



La voix politique et sociale d'Annie Ernaux dans les médias

Antonia Sánchez Villanueva
Universidad de Almería  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.95348>

Recibido: 01 de abril de 2024 • Aceptado: 08 de noviembre de 2024

Résumé: Lorsque les nombreuses études consacrées à Annie Ernaux abordent la dimension sociale et politique de son écriture, c'est à sa production littéraire qu'elles font référence presque exclusivement (Fort & Houdart-Merot, 2015). Pourtant, la pensée et la parole de l'écrivaine ont également eu un impact sur l'arène publique, grâce à la publication de textes dans les médias. Ces propos relèvent de la façon dont la créatrice s'inscrit dans le monde (Wroblewski, 2020) et font preuve de ses objectifs d'investissement du capital de visibilité (Heinich, 2013) atteint par son activité littéraire. Plus la notoriété d'Ernaux s'est accrue, plus ses opinions sur des faits politiques ou sociaux font autorité. Dans cet article nous passons en revue dix célèbres tribunes écrites par Ernaux entre 2005 et 2023 qui synthétisent sa pensée politique et sociale.

Mots clés: littérature ; Annie Ernaux ; médias ; politique.

^{ES} La voz política y social de Annie Ernaux en los medios de comunicación

Resumen: Cuando los numerosos estudios dedicados a Annie Ernaux abordan la dimensión social y política de su obra, lo hacen casi exclusivamente en referencia a su producción literaria (Fort & Houdart-Merot, 2015). Sin embargo, el pensamiento y la palabra de la escritora se han dejado sentir también en la esfera pública a través de una diversidad de textos publicados en los medios. Estos discursos mediáticos reflejan la forma en que la creadora se sitúa en el mundo (Wroblewski, 2020) y sus propósitos de inversión del capital de visibilidad (Heinich, 2013) conseguido gracias a su obra literaria. A medida que la notoriedad de Ernaux crece, sus opiniones sobre hechos políticos y sociales adquieren autoridad. En este artículo repasamos diez célebres tribunas de prensa escritas por Ernaux entre 2005 y 2023 que sintetizan su pensamiento político y social.

Palabras clave: literatura; Annie Ernaux, medios de comunicación; política.

^{ENG} The Political and Social Voice of Annie Ernaux in the Media

Abstract: When numerous studies on Annie Ernaux address the social and political dimension of her writing, they almost exclusively focus on her literary production (Fort & Houdart-Merot, 2015). However, Ernaux's thoughts and words have also been—and continue to be—expressed in the public arena through a wide range of media, sometimes signed by her own hand. These discourses in the media reflect how the writer situates herself in the world (Wroblewski, 2020) and demonstrate her strategy of investing in visibility capital (Heinich, 2013), achieved through her literary work. As Ernaux's notoriety has grown, her opinions on political and social issues have gained increasing significance. This article analyzes ten prominent press tribunes written by Ernaux between 2005 and 2023, in which she openly voices her opposition to the political and social order.

Keywords: literature ; Annie Ernaux ; media ; politics.

Sommaire : 1. Ernaux ou l'indéniable politique. 2. La visibilité au service de l'engagement. 3. Dix prises de position. 4. Conclusion.

Cómo citar: Sánchez Villanueva, Antonia (2024). « La voix politique et sociale d'Annie Ernaux dans les médias ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 39 (2): 233-242. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.95348>

1. Ernaux ou l'indéniable politique

L'approche politique et sociale de l'œuvre d'Annie Ernaux a été une constante depuis des années dans les nombreuses études consacrées à sa figure. Une approche d'autant plus justifiée que c'est la propre auteure qui la revendique – « je crois que la littérature peut contribuer à modifier la société, comme l'action politique » (Ernaux, 1989 : 103), de sorte que son corpus littéraire représente pour certains chercheurs un tournant dans la repolitisation de la littérature française au seuil du XXI^e siècle. (Gefen, 2022a)

Bien que le champ littéraire soit son domaine d'expression privilégié, Ernaux n'a pas renoncé à étendre la dimension sociopolitique de son écriture – et bien entendu également de sa parole – à d'autres espaces de la sphère publique, notamment les médias. En effet, c'est dans les manifestations médiatiques que le politique et le social s'exposent directement chez l'auteure, sans le filtre de la création littéraire. En cette perspective, le milieu des médias se révèle comme particulièrement propice à concrétiser cette volonté d'Ernaux d'orienter l'écriture vers plus de conscience de la réalité du monde. (Ernaux, 2014a)

À travers son parcours en tant qu'écrivaine, la lauréate du Prix Nobel 2022 s'est illustrée par de nombreuses et variées interventions dans les médias, aussi bien écrites qu'audiovisuelles, spécialisées que généralistes, qui témoignent « de la posture extra-textuelle et publique qu'Ernaux a esquissée au fil des années » (Wroblewski, 2020). Outre ses apparitions régulières à la télévision ou à la radio, l'écrivaine a été le sujet de longs entretiens approfondis, dont certains ont été ultérieurement publiés sous forme de livre : *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannot* (2011) ou *Le vrai lieu. Entretiens avec Michelle Porte* (2014).

Cependant, la présence médiatique d'Annie Ernaux ne se borne pas à être un personnage interviewé exprimant ses opinions et ses positions au fil de l'interaction avec des journalistes; l'auteure endosse fréquemment un rôle actif en signant des textes de nature variée: des notes littéraires pour des revues érudites, des comptes rendus critiques ou des articles de réflexion tels que « Littérature et politique » (Ernaux, 2014a) ou « Le chagrin » (Ernaux, 2002), ce dernier consacré à la mort de son admiré Pierre Bourdieu. Faisant partie de cette production écrite pour les médias, une mention particulière doit être accordée aux tribunes de presse sur des sujets de l'actualité publiées dans de grands journaux, aussi bien celles signées individuellement par Annie Ernaux que celles de nature collective, auxquelles se joignent d'autres écrivains, intellectuels ou dirigeants politiques et sociaux. C'est dans ces manifestations médiatiques que la prise de position politique et sociale d'Ernaux « déborde les limites strictement littéraires pour déployer l'étendard de la révolte dans l'espace public » (Bourne-Taylor, 2024 : 63). Les manifestes collectifs signés par Ernaux conjointement avec d'autres exposent sa perspective sur le monde sans toutefois révéler son style distinctif (Wroblewski, 2020). En contraste, les tribunes rédigées individuellement constituent une incarnation de soi dans le domaine médiatique.

Sa trajectoire révèle ainsi « une certaine fluidité entre l'écriture et autres formes d'engagement » (Bourne-Taylor, 2024 : 64) ou, comme la propre Ernaux avoue, écrire des tribunes remplace parfois sa pulsion de la proteste dans la rue (Fort, 2015 : 202). Dans cette étude, nous envisageons de circonscrire la posture adoptée par Annie Ernaux au sein de ces collaborations écrites de sa main dans les grands quotidiens, en identifiant les sujets qui déclenchent une réaction publique « transparente et déclarative » (Wroblewski, 2020) de la part de l'écrivaine, les valeurs qu'elle y défend, ainsi que sa façon d'intervenir dans le débat public. Notre travail analyse dix de ces tribunes parues dans les pages en papier et/ou dans les éditions numériques de médias à diffusion nationale et qui ont marqué un jalon en raison de leur impact sur le contexte sociopolitique du moment.

2. La visibilité au service de l'engagement

À l'instar d'autres interventions médiatiques associées à l'auteure, les contributions individuelles d'Ernaux sous forme de chroniques d'opinion sur des faits de l'actualité sont relativement rares. Cette « présence minimale » (Rossi, 2015 : 285) dans le genre des tribunes de presse découle de sa volonté de privilégier la maîtrise du temps de son écriture, sans se plier aux impératifs de rapidité de la production journalistique. Ernaux écrit ainsi « dans la presse plutôt que pour la presse » (Promonet, 2016 : 30), que ce soit à la sollicitation d'un journal ou par sa propre initiative de prendre la parole dans un débat public.

À partir de la décennie des années 2000, Annie Ernaux commence à utiliser sa visibilité en tant qu'écrivaine pour « défendre une grille de lecture de la société informée par le marxisme » (Gefen, 2022: 276), ce qui se manifeste par des prises de position véhémentes dans les médias, telles que les tribunes contre Sarkozy (la première en 2008, la seconde en 2012) ou contre l'écrivain et éditeur Robert Millet (2012). C'est précisément son statut d'écrivaine investie d'une grande reconnaissance publique qui lui permet de jouir de ce rôle de voix autorisée dans les médias les plus importants pour diffuser son message, et qui en accroît la portée (Heck, 2024 : 6).

Sa présence médiatique s'est multipliée ces dernières années en raison du durcissement du néolibéralisme des gouvernements d'Emmanuel Macron (Bourne-Taylor, 2024 : 64). Cependant, ses manifestations d'opposition politique se sont surtout concrétisées par le biais des interviews, des déclarations ou des pétitions publiques, y compris des tribunes collectives d'adhésion à certaines causes comme la politique d'asile, les revendications des gilets jaunes, la cause palestinienne ou bien d'autres. En revanche, les tribunes individuelles restent toujours limitées. Elle fait un usage restreint de cette modalité d'écriture en contexte médiatique, ne l'utilisant que dans des occasions très précises, ce qui lui permet de conserver son efficacité.

Si les journaux d'information modernes, tels que les grands quotidiens – et leurs éditions numériques –, apparaissent aujourd'hui comme « une surface d'affichage [...] de la société et de ses grandes configurations »

(Durand, 2012), Annie Ernaux s'en sert comme interfaces entre son identité sociale et son identité littéraire (Gefen, 2022 : 276) pour y exprimer fermement ses positions. C'est un contexte où les textes d'Ernaux se rendent à leur modalité d'existence publique, c'est-à-dire, sociale, en plein accord avec sa volonté permanente de se confronter au réel, d'interroger et de bousculer l'ordre du monde (Fort & Houdart-Merot, 2015).

Dans ces manifestations médiatiques d'auteur qu'on appelle les tribunes de presse, Ernaux prend position explicite et manifeste sans aucune réserve des opinions politiques enflammées « en réaction à des situations qui la touchent particulièrement » (Wroblewski, 2020). Le résultat sont des articles naissant d'un sentiment de colère profonde dont les signes sont exhibés de manière directe sans le tamis du texte littéraire. La propre auteure revendique cette posture combative exprimée dans ses tribunes lors de son entretien avec Pierre-Louis Fort:

Je ne peux pas faire une tribune sans colère. Je ne suis pas du genre tiède. Cette colère n'est pas une pulsion aveugle, c'est le moteur qui me permet de voir. Je pars d'un sentiment que j'ai besoin d'éclaircir : pourquoi cette colère ? qu'est-ce qu'il y a dans ce que je vois, ce que j'entends, qui fait que je pense « ce n'est pas juste, ce n'est pas bien », et qui ferait que je serais prête à aller dans la rue ? Mais plutôt que de sortir dans la rue (toute seule !), j'écris. Ce moteur de la colère a toujours joué un rôle de premier plan dans mon écriture (Fort, 2015: 202).

3. Dix prises de position

Les dix tribunes de presse compilées dans notre corpus ont été publiées entre les années 2005 et 2023, seule la dernière après l'attribution du Prix Nobel de Littérature en 2022. Elles ont principalement été diffusées par de grands médias nationaux de tendance politique modérée ou de gauche. Parmi elles, nous retrouvons les très célèbres et controversées tribunes où Ernaux exhibe une colère irrépressible contre les actions blâmables de certains éminents protagonistes de la scène publique, tels que Nicolas Sarkozy et Richard Millet. Dans d'autres, l'écrivaine exprime de manière catégorique son opinion sur des polémiques sociales et/ou politiques retentissantes. Le tableau 1 résume les principales coordonnées des dix articles présentés, classés en ordre chronologique inverse :

Tableau 1. Tribunes de presse signées par Annie Ernaux

Publication	Média	Titre	Thématique
02/2023	<i>Le Monde Diplomatique</i>	« Relever la tête »	Réforme des retraites
30/3/2020	<i>France Inter</i>	« Sachez, Monsieur le Président, que nous ne laisserons plus nous voler notre vie... »	Coupes dans les services publics et pandémie
13/3/2019	<i>Libération</i>	« Soror Lila »	Porte du voile, féminisme
3/5/2018	<i>Libération</i>	« Le 4 mai 1968 : le désir ardent que "ça continue" »	Mémoires de Mai 68
7/1/2014	<i>Le Monde</i>	« Oui à des grandes écoles vraiment pour tous »	Élitisme de l'éducation supérieure
30/10/2014	<i>Politis</i>	« C'est quoi être de gauche ? »	Réflexion sur la position politique
10/9/2012	<i>Le Monde</i>	« Le pamphlet fasciste de Richard Millet déshonore la littérature »	Critique de l'Éloge littéraire d'un tueur écrit par Millet
28/4/2012	<i>Le Monde</i>	« 1 ^{er} -Mai, alerte à l'imposture ! »	Critique à Sarkozy
13/3/2008	<i>Libération</i>	« Le Président ou le présent à perpétuité »	Critique à Sarkozy
11/3/2005	<i>Libération</i>	« Le diable est venu à mon lit »	Influence de Sartre

3.1. « Relever la tête »

Publié par l'hebdomadaire *Le Monde Diplomatique* à peine deux mois après la réception du Prix Nobel, ce texte d'Ernaux aborde l'un des sujets les plus importants de l'agenda politique, économique et social de la France depuis des décennies. La grande manifestation de janvier 2023 contre le dernier projet de réforme des retraites mené par le gouvernement est examinée par l'auteure, qui établit un parallèle avec les manifestations de l'hiver 1995, déclenchées à leur tour par une tentative de réforme de la Sécurité sociale du gouvernement dirigé à l'époque par Alain Juppé.

Annie Ernaux, qui a vécu activement les mobilisations massives de cette époque-là¹, esquisse de manière aussi concise que magistrale, dans un texte d'un peu moins de 2 000 mots, toutes les « grandes lignes de l'histoire » (Wroblewski, 2020) qui ont tissé le contexte de ces événements historiques: la rupture de la gauche politique; la scission de la gauche intellectuelle et l'alignement inconditionnel de seule une partie d'elle avec les manifestants; le rôle partisan des médias en défense des positions du gouvernement; la solidarité de la population envers les grévistes; la puissance du syndicalisme ou la prise de conscience des conséquences du projet de construction européenne sur la vie quotidienne. Comme l'explique l'auteure elle-même, le plan Juppé avait provoqué une espèce d'électrochoc dans la société française :

¹ Annie Ernaux décrit dans *Les Années* (2008) ces manifestations de protestation de l'hiver 1995 « comme un acte de mémoire » (Ernaux, 2023), tel qu'elle l'avoue dans sa tribune sur *Le Monde Diplomatique*.

Celui-ci mettait en cause la Sécurité sociale, conquête de la Libération, les retraites, donc des choses fondamentales, existentielles même. Peu importait que la réforme vise les fonctionnaires et les salariés des entreprises publiques. Les gens se rendaient compte que l'État, en s'en prenant aux agents des services publics, attaquait indirectement le mode de vie de tout le monde, et on voit bien aujourd'hui que c'est en effet ce qu'il s'est produit en vingt ans. (Ernaux, 2023)

Ernaux, qui, à cette époque, avait déjà pris ses distances avec le socialisme de Mitterrand suite à la Guerre du Golfe (1991), loue la figure de Pierre Bourdieu comme un exemple à suivre pour l'intellectuel engagé auprès des classes ouvrières, mettant ainsi en lumière le pourquoi et le pour quoi de sa propre dimension politique en tant qu'écrivaine :

L'engagement politique de Bourdieu dans la grève a eu pour moi valeur d'obligation, en tant qu'écrivaine, de ne pas rester spectatrice de la vie publique. Voir ce sociologue, internationalement reconnu, s'impliquer dans le conflit social, l'entendre, était une immense joie, une libération. Il nous faisait, lui, nous redresser quand Juppé et les autres voulaient nous faire plier l'échine². (Ernaux, 2023)

Le raisonnement qu'Annie Ernaux déploie tout au long de cette tribune conduit à la conclusion que les dangers pour les acquis sociaux, déjà perçus en 1995, se sont intensifiés avec une plus grande virulence 30 ans plus tard :

Des décennies de libéralisme économique ont fini par rendre cette expression [acquis sociaux] quasi honteuse, coupable. Tout est fait pour enlever cette idée de notre tête et de notre vie alors que les acquis des plus aisés sont, eux, légitimes. L'âge légal de départ à la retraite est devenu une variable d'ajustement d'intérêts économiques. Et c'est cela qui est en jeu aujourd'hui : la conscience que l'État a tous les droits sur la vie des citoyens et peut reculer à sa guise le moment où l'on pourra enfin jouir de l'existence. (Ernaux, 2023)

Si bien elle reconnaît la fragilité des victoires et les défaites des mouvements ouvriers de protestation, l'écrivaine se réjouit du succès des mobilisations récentes contre la réforme des retraites menée sous la direction de Macron et encourage l'esprit combatif. « On sent bien, quelle que soit l'issue de la lutte en cours, qu'un autre vent de colère se lèvera encore », anticipe-t-elle (Ernaux, 2023).

3.2. « Sachez, M. le Président, que nous ne laisserons plus nous voler notre vie... »

D'un point de vue formel, cette tribune a des caractéristiques qui la distinguent de toutes les autres. Présentée sous la forme du genre textuel de la lettre³, elle a été diffusée comme une archive sonore sur Radio Inter, ainsi que retranscrite sur le site web de la chaîne. L'émission de « Sachez, M. le Président, que nous ne laisserons plus nous voler notre vie » a eu lieu le 30 mars 2020, à l'aube du confinement du Covid-19, alors que des milliers de personnes mouraient chaque jour, confrontant les professionnels de la santé à un sentiment d'impuissance.

Annie Ernaux se sert de la polyphonie des célèbres premiers vers de la chanson de Boris Vian « Le déserteur » – « Je vous fais une lettre/ Que vous lirez peut-être/ Si vous avez le temps » –⁴ pour faire débiter sa lettre à Macron avec un message de contestation sans équivoque du discours belliqueux utilisé par le président concernant la pandémie. L'écrivaine va bien au-delà d'une simple critique d'ordre sémantique et profère des prises à parti *ad hominem* contre Emmanuel Macron (Gefen, 2022 : 201). La précision terminologique n'est que l'élément déclencheur pour s'acharner sur les politiques d'austérité dans les services publics sous la présidence de Macron, en particulier les coupes qui ont affecté les services de santé :

Or, depuis que vous dirigez la France, vous êtes resté sourd aux cris d'alarme du monde de la santé et ce qu'on pouvait lire sur la banderole d'une manif en novembre dernier – *L'état compte ses sous, on comptera les morts* – résonne tragiquement aujourd'hui. Mais vous avez préféré écouter ceux qui prônent le désengagement de l'état, préconisant l'optimisation des ressources, la régulation des flux, tout ce jargon technocratique dépourvu de chair qui noie le poisson de la réalité. (Ernaux, 2020)

Le texte de cette tribune sonore et écrite contient une ardente défense de la valeur des services publics et une remise en question de la politique libérale du Président :

Mais regardez, ce sont les services publics qui, en ce moment, assurent majoritairement le fonctionnement du pays : les hôpitaux, l'Education nationale et ses milliers de professeurs, d'instituteurs si mal payés, EDF, la Poste, le métro et la SNCF. Et ceux dont, naguère, vous avez dit qu'ils n'étaient rien, sont

² D'où le titre de la tribune, « Relever la tête ».

³ Cette intervention médiatique d'Annie Ernaux est l'un des épisodes faisant partie du programme radiophonique « Lettres d'intérieur », conçu par Augustin Trapenard sur Radio Inter pendant le confinement du Covid-19. Chaque matin, un créateur ou une créatrice était invité.e à prendre la parole pour, en seuls 3 minutes et sous la forme d'une lettre adressée à un destinataire de son choix, exprimer ses préoccupations du moment. Le texte était enregistré par le producteur de l'émission. Ernaux a dirigé sa missive au Président de la République, Emmanuel Macron, pour condamner ouvertement ses politiques d'austérité dans les services publics des années précédentes et lui attribuer la responsabilité des conséquences dramatiques de ces coupes dans la lutte contre la pandémie.

⁴ La chanson de Vian a été écrite en 1954, au plus fort de la guerre d'Indochine, alors que la France a finalement perdu ses colonies en Asie du Sud-Est lors de la sanglante bataille de Diên Biên Phu. Cet épisode a profondément marqué la société française et la chanson de Vian a été interdite.

maintenant tout, eux qui continuent de vider les poubelles, de taper les produits aux caisses, de livrer des pizzas, de garantir cette vie aussi indispensable que l'intellectuelle, la vie matérielle. (Ernaux, 2020)

En tant que lettre personnalisée, l'usage des formes de vocatif est prédominant dans l'énonciation. Ernaux se vaut de ces formes d'interpellation directe pour témoigner d'une profonde indignation et même pour adresser des avertissements au Président de la République : « Prenez garde, Monsieur le Président, aux effets de ce temps de confinement, de bouleversement du cours des choses. C'est un temps propice aux remises en cause. Un temps pour désirer un nouveau monde. Pas le vôtre » (Ernaux, 2020).

La lettre se clôt sur un cercle parfait, où l'auteure reprend la figure de Boris Vian pour proclamer la détermination de récupérer les libertés suspendues par la pandémie.

3.3. « Soror Lila »

Dans la tribune intitulée « Soror Lila » (*Libération*, 13/3/2019)⁵, l'écrivaine soulève l'une des grandes contradictions du mouvement féministe aujourd'hui : le manque de sororité envers les femmes musulmanes qui choisissent librement de porter le voile. « Comment nous, femmes féministes, qui avons revendiqué le droit de disposer de notre corps, qui avons lutté et qui luttons toujours pour décider librement de notre vie, pouvons-nous nier le droit à d'autres femmes de choisir le leur ? », interpelle l'écrivaine les porte-parole d'un certain féminisme « qui fait la guerre à d'autres femmes au nom d'une laïcité devenue le mantra d'un dogme qui dispense de toute autre considération » (Ernaux, 2019).

En tant qu'auteure féministe, Ernaux dénonce la double violence envers les femmes musulmanes : leur refusant le droit de porter le voile et de s'exprimer dans les médias, on les réduit au silence et les prive de leur liberté.

Tout se passe comme s'il n'y avait personne sous le « voile », pas d'être humain capable de réfléchir, de sentir, et de s'exprimer. La femme comme individu disparaît. On la réduit purement et simplement à un objet chargé, outre de sa signification musulmane – mais n'en doutons pas, à cause d'elle – d'un tombereau de symboles, soumission, archaïsme, étendard politique de l'islamisme, voire du jihad. (Ernaux, 2019)

Même si Ernaux ne se reconnaît pas dans le fait de porter un voile, elle réinterprète le geste des musulmanes à partir de la perspective d'autres relations de domination différentes de celles que subissent les femmes : celles des ethnies immigrées en France et celles des pauvres par rapport aux riches, toutes deux étroitement liées.

3.4. « Le 4 mai 1968 : le désir ardent que “ça continue” »

Parue au début du mois de mai 2018 dans les pages de *Libération*, cette tribune fait partie d'un dossier commémoratif consacré au 50^e anniversaire des événements de mai 68. À la demande du quotidien, chaque jour un écrivain ou une écrivaine jouissait de carte blanche pour évoquer les faits, les souvenirs, l'héritage ou l'imaginaire associés à cet événement historique pour la société française. En réponse à la requête, Annie Ernaux a choisi de se situer le 4 mai, au début du mouvement de protestation étudiante, lorsque l'ampleur des conséquences des grèves et des manifestations pour l'avenir de la République n'était pas encore prévisible. Dans le choix même de la date, on retrouve la manière dont l'écrivaine comprend et s'appréhende de la mémoire narrative : les expériences au-dessus des simples faits, les sensations au-delà du récit. Ainsi, elle nous explique qu'elle élit ce jour pour se remémorer le plaisir des attentes qui précèdent les événements. Le plaisir de l'imagination face au réel :

Choisir de me situer le 4 mai, c'est, comme après une fulgurante histoire d'amour, vouloir revenir au premier moment de la rencontre quand on ne connaît pas la suite, ce vieux rêve de se replacer dans le commencement, au surgissement même de l'événement. Avant l'apothéose du 13 mai et des millions de grévistes, avant les signes inquiétants et les négociations amères de Grenelle, avant De Gaulle à la télé en statue du Commandeur fustigeant « la chienlit » et le noir défilé de la réaction sur les Champs-Élysées avec Malraux en tête, pantin grimaçant, avant l'essence revenue dans les pompes pour les départs de la Pentecôte, circulez c'est fini. (Ernaux, 2018)

Mais, aussitôt après, elle avoue que, paradoxalement, en mai 68, le réel l'emporte sur l'imagination. Ernaux, qui à l'époque des événements ne vivait pas dans une grande ville⁶ et ne fréquentait plus le milieu universitaire, attribue des qualificatifs pour ses sentiments de ces jours-là : stupeur, sidération, attente, tremblement de l'espérance et découragement (Ernaux, 2018). En ses mots :

Il y a une sensation que, aujourd'hui, je vois au fond de toutes les autres durant le mois de mai, celle de ne jamais rattraper ce qui arrive, du réel toujours en avance sur l'imagination – ou ce qu'on s'est interdit jusqu'ici d'imaginer : les lieux sacrés de la société, éducatifs, culturels, investis par tout le monde, l'arrêt progressif puis total du travail, l'égalité valeur de la parole. Pour le dire autrement, l'imaginaire était devenu réel. (Ernaux, 2018)

⁵ Dans cette tribune, Annie Ernaux aborde la polémique qu'a suscitée en France le lancement commercial, par une enseigne réputée de vêtements et accessoires pour le sport, dudit « hijab de course » destiné à la pratique sportive des filles et femmes musulmanes.

⁶ À l'époque, l'écrivaine vivait à Annecy, où elle était enseignante dans un lycée.

C'est la réflexion finale qui explique le titre de la tribune, « Le désir ardent que ça continue » ». Cinquante ans après les événements historiques de Mai 68, au moment d'écrire la tribune qui lui a été demandée, Annie Ernaux se replonge dans ces sensations d'attente précédant les événements, c'est-à-dire qu'elle revient au domaine de l'espoir. Espoir en une nouvelle agitation sociale qui, comme celle-là, s'oppose aux inégalités et aux injustices. Espoir que l'anniversaire même serve à susciter chez les nouvelles générations le désir d'un nouveau Mai 68 :

Mais la France, comme les autres pays, n'a plus du tout le même visage qu'il y a cinquante ans et Mai 68 en est justement responsable en partie. La révolution qui viendra – parce que la domination demeure, les injustices augmentent et le désir d'une autre vie ne s'éteint pas – aura une forme que nous ne pouvons pas encore imaginer. (Ernaux, 2018)

3.5. « Oui à des grandes écoles vraiment pour tous »

Dans cette tribune publiée dans le quotidien *Le Monde* en janvier 2014, Annie Ernaux expose ses opinions concernant le modèle et le fonctionnement des grandes écoles universitaires où se forment les cadres dirigeants en France, une question qui touche en même temps au politique et au social. Étant la controverse autour de l'élitisme de ces établissements de l'enseignement supérieur fort ancienne, dès le début des années 2000 des mesures ont été prises pour « l'ouverture sociale » de ces écoles (Urrego & Mohib, 2022).

Après un peu plus d'une décennie de programmes d'action visant à surmonter les inégalités dans l'accès à une formation universitaire d'excellence, Annie Ernaux dresse dans ce texte un bilan des résultats en termes de changement effectif de la situation. Et sa conclusion n'est en aucun cas optimiste :

Nous déplorons que « l'ouverture sociale » tenue à raison par les grandes écoles et les masters sélectifs d'universités prestigieuses agisse depuis douze ans aussi comme un puissant trompe-l'œil. Car en prônant le dégageant volontariste d'élites issues en particulier des minorités ethniques ou des familles socialement défavorisées, cette nécessaire et juste ouverture ne s'adresse en vérité qu'à une portion congrue d'étudiants. (Ernaux, 2014b)

La critique de l'écrivaine porte principalement sur le manque de changement dans la formation interne au sein de ces grandes écoles, ce qui, pour Ernaux, est aussi important que le changement dans le système d'admission lui-même. « Les héritiers, dans le système actuel de reproduction, restent et probablement resteront pourtant majoritaires dans la place ; or, leurs parcours de formation ne sont pas, ou si peu, affectés par cette discrimination positive », souligne Ernaux. (2014b)

Dans sa tribune, l'auteure presse à repenser les mécanismes de cette ouverture sociale en constatant l'inefficacité des mesures mises en place jusqu'à présent :

Ces dispositifs ne concernent que de très loin, ou trop brièvement, la plupart des étudiants traditionnels de ces établissements. Ils ne touchent que ceux, une minorité, engagés dans des actions de tutorat ou bien dans des associations et programmes à vocation sociale ou humanitaire, d'autant plus nobles qu'ils sont facultatifs. (Ernaux, 2014b)

Écrite principalement à la troisième personne, cette tribune est l'une des plus proches du style d'un éditorialiste ou d'un analyste politique extérieur aux événements parmi celles recueillies dans le corpus.

3.6. « C'est quoi être de gauche ? »

Dans ce bref article, de seulement 250 mots, Annie Ernaux nous offre une synthèse, aussi concentrée que touchante, de sa vision de ce que signifie s'identifier à une position politique de gauche. Parue le 30 octobre 2014 dans l'hebdomadaire *Politis*⁷, l'écrivaine signe une tribune construite sur la figure rhétorique de l'anaphore où l'élément répété est justement celui que l'on veut mettre en relief : être de gauche. Les traits avec lesquels, d'après Annie Ernaux, la gauche se définit sont essentiellement ceux liés à l'égalité, à la justice et à la solidarité :

Et donc, être de gauche, c'est considérer que ce que je veux pour moi – la liberté, un toit, l'égalité de traitement, de dignité, la justice, le respect, des perspectives d'avenir, etc. –, tout le monde y a droit. Devrait. Être de gauche, fondamentalement, c'est ne pas prendre son parti de ce qui existe, de l'injustice du hasard de la naissance, de l'inégalité des conditions, des dominations sociales, culturelles, sexistes. C'est être convaincu que les sociétés sont perfectibles et non pas fondées sur un ordre naturel inéluctable. (Ernaux, 2014c)

En guise de conclusion de son raisonnement sur la position politique, Ernaux rejette l'identification de la gauche à l'idéalisme. Pour elle, être de gauche c'est être « au contraire très réaliste, en refusant les "recettes libérales" et le repli conservateur, en misant sur les forces actives de toutes les composantes – y compris la plus récente – de la société française » (Ernaux, 2014c).

3.7. « Le pamphlet fasciste de Richard Millet déshonore la littérature »

Cet article publié par Annie Ernaux dans *Le Monde* en septembre 2012 contre l'écrivain et collègue chez la maison d'édition Gallimard Richard Millet est certainement l'une des tribunes de presse les plus célèbres de

⁷ *Politis* est une publication hebdomadaire indépendante qui se situe politiquement à gauche et qui se définit par un regard engagé sur le monde.

l'auteure, à côté de l'autre publiée la même année et dans le même journal (voir paragraphe 3.8). De même, elle constitue l'une des plus controversées en raison des sentiments de « colère, de dégoût et d'effroi » (Ernaux, 2012b) qu'elle exprime, dès les premières lignes, envers son collègue mais aussi par les réponses virulentes que le texte a suscitées. « Pour Richard Millet, j'ai d'abord exprimé mon indignation, dans un entretien, et mes propos retranscrits au sein d'un article ont été durement critiqués. Je me suis dit que je ne pouvais pas laisser passer cela. D'où la tribune », a-t-elle expliqué à propos de cette incursion médiatique dans un entretien avec Pierre-Louis Fort (2015 : 203).

Millet venait de publier *Langue fantôme suivi d'Éloge littéraire d'Anders Breivik* (2012), un essai dont les propos témoignent d'une sympathie exonératrice de la violence envers l'homme qui, en 2011, avait tué 77 personnes en Norvège. L'œuvre avait provoqué une onde de choc dans la société française, plus particulièrement dans ses cercles littéraires, mais nombreux étaient ceux prêts à minimiser sa gravité. Ce n'est pas le cas d'Annie Ernaux, qui ne fait preuve d'aucune indulgence par rapport à Millet :

Je ne ferai pas silence sur cet écrit à la raison que réagir renforce la posture de martyr, d'écrivain maudit, qu'il s'est construite. Ou qu'il s'agirait là d'un délire, d'un « pétage de plombs » ne méritant pas une ligne. C'est dédouaner facilement la responsabilité d'un écrivain réputé pour savoir manier la langue à merveille. Richard Millet est tout le contraire d'un fou. Chaque phrase, chaque mot est écrit en toute connaissance de cause et, j'ajouterai, des conséquences possibles. Traiter par le silence et le mépris un texte porteur de menaces pour la cohésion sociale, c'est prendre le risque de se mépriser soi-même plus tard. Parce qu'on s'est tu. (Ernaux, 2012b)

La tribune écrite par Annie Ernaux a été soutenue par 119 autres écrivains, un fait inédit qui a multiplié l'impact de sa publication, même si elle n'a aucunement encouragé cette liste de signataires. « J'ai trouvé cela merveilleux cette association pour protester. Même si tout le monde a parlé ensuite de pétition, ce n'était pas cela, c'était une protestation avec laquelle 119 écrivains se déclaraient d'accord », admet-elle dans l'entretien avec Pierre-Louis Fort (2015 : 203).

Tout au long des lignes parues dans *Le Monde*, Ernaux s'acharne contre le racisme et la xénophobie véhiculés par le texte de Millet, dénonce l'instrumentalisation du massacre au service d'une pensée qui fait de l'immigration une situation néocoloniale (Froloff, 2015) et censure la visée politique cachée sous un prétexte esthétique et littéraire :

[La plume] de Millet s'est bel et bien mise au service du fusil d'assaut d'Anders Breivik, en attisant la haine à l'égard des populations d'origine étrangère, des musulmans vivant sur notre sol, en dressant des catégories de citoyens contre d'autres dans une trouble attente, voire espérance – du pire. Oui, ce texte répugnant, comme le qualifie à juste titre Jean-Marie Le Clézio, est un acte politique à visée destructrice des valeurs qui fondent la démocratie française. (Ernaux, 2012b)

En réalité, le texte d'Ernaux est un exercice scriptural visant à démanteler, une par une, les thèses défendues par Millet, dont le propos central soutient que la littérature et la culture européennes seraient *pauvrisées* par le multiculturalisme néocolonialiste. Rien de plus aux antipodes des positions d'Annie Ernaux, qui rejette avec véhémence le discours de l'altérité excluante et l'identification des intellectuels avec des étiquettes de race ou de nationalité :

J'écris depuis plus de quarante ans. Pas davantage aujourd'hui qu'hier je ne me sens menacée dans ma vie quotidienne, en grande banlieue parisienne, par l'existence des autres qui n'ont pas ma couleur de peau, ni dans l'usage de ma langue par ceux qui ne sont pas « français de sang », parlent avec un accent, lisent le Coran, mais qui vont dans les écoles où, tout comme moi autrefois, ils apprennent à lire et écrire le français. Et, par-dessus tout, jamais je n'accepterai qu'on lie mon travail d'écrivain à une identité raciale et nationale me définissant contre d'autres et je lutterai contre ceux qui voudraient imposer ce partage de l'humanité. (Ernaux, 2012b)

D'un ton enflammé mais d'un style nettement (contre)argumentatif, la tribune dénonce la rhétorique perverse de Millet lorsqu'il compare le meurtrier à un « écrivain par défaut », en affirmant la « perfection formelle de ses crimes ». Pour l'écrivaine, « Richard Millet se plaît à faire miroiter la supériorité performative du fusil sur la plume. En l'occurrence, celle de Richard Millet s'est bel et bien mise au service du fusil d'assaut d'Anders Breivik » (Ernaux, 2012b).

Ernaux ne se limite pas à exprimer sa colère contre Millet, mais interpelle directement la réaction du reste des intellectuels face aux positions « déshonorables » de son collègue et conclut, avec son style direct, en appelant « un chat un chat et l'Éloge littéraire d'Anders Breivik un pamphlet fasciste qui déshonore la littérature » (Ernaux, 2012b).

3.8. « 1^{er}-Mai, alerte à l'imposture! »

En 2012, le quotidien *Le Monde* demande à Annie Ernaux d'écrire une tribune sur le 1^{er} Mai, dont la commémoration cette année-là avait été précédée par la polémique invitation du président Nicolas Sarkozy à fêter *le vrai travail*. Le moment politique était tout sauf anodin, car Sarkozy se trouvait dans les derniers jours de son mandat et sa réélection était compromise après être arrivé derrière Hollande au premier tour des élections présidentielles. La sollicitation du journal correspond au désir d'Ernaux d'exprimer publiquement son opinion sur les politiques du Président et représente une de ses premières interventions *radicales* dans le débat public (Froloff, 2015). « Cela correspondait à la colère que j'éprouvais contre Sarkozy et je n'ai pas

hésité », explique la propre Ernaux à Pierre-Louis Fort (2015 : 203). Le résultat de cette mission est un texte, publié le 28 avril, dans lequel Ernaux exprime dès les deux premiers mots ses sentiments à l'égard de la dénomination employée par Sarkozy : « Stupeur, colère – il ose faire ça ! – ».

L'article, écrit avec un style véhément, est structuré en trois parties. Dans la première, l'auteure détaille les raisons pour lesquelles elle considère l'expression de Sarkozy à l'égard de la fête du 1^{er} Mai comme une offense aux luttes des classes ouvrières et à leurs conquêtes historiques :

Même si sa signification s'est affadie, même s'il est surtout accueilli comme la chance d'un jour férié, si les défilés et rassemblements sont plus ou moins nombreux, le 1^{er}-Mai est un "lieu de mémoire", tel que l'a défini l'historien Pierre Nora [...] Autant qu'un symbole de la lutte internationale des travailleurs, il est un lieu de la mémoire sociale des Français et il n'est, je crois, personne qui ne le ressent comme associé à l'idéal républicain de liberté, d'égalité, de fraternité. (Ernaux, 2012a)

Ce premier raisonnement laisse place à une critique féroce des politiques libérales de Sarkozy, que l'écrivaine accuse sans ambages de créer deux catégories de citoyens français, l'une identifiée aux « gens de bien » (Français/gens honnêtes) et l'autre catégorie, responsable des problèmes des ceux-là, généralement identifiée aux immigrants/délinquants/assistés. Annie Ernaux reconnaît dans l'expression sarkozyste *vrai travail* les termes d'un discours manichéen qui rend les classes sociales stigmatisées responsables des problèmes des classes aisées :

Dans ce système binaire qui violente la réalité complexe du pays, sa diversité sociale et culturelle, qui attise les haines, il y a, d'un côté, une France méritante, courageuse, respectueuse des lois, la 'vraie' France, légitime sur son sol ancestral, et de l'autre, une population indigne qui n'a pas vocation 'à incarner cette vraie France, constituée qu'elle est de 'communautés' – terme d'exclusion dans le répertoire du chef de l'Etat, repris par les médias sans discussion – d'origine étrangère, d'individus parasites. (Ernaux, 2012a)

Dans la mesure où cet article se concentre sur la déconstruction des manipulations discursives de Nicolas Sarkozy, nous pouvons convenir avec Froloff (2015 : 18) qu'il « constitue une entreprise de rétablissement de la vérité historique » face aux falsifications du Président de l'époque. Une entreprise qui aboutit à un appel direct à l'action dans la dernière partie de la tribune. Dans un contexte politique de l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle, l'écrivaine exhibe clairement son soutien au candidat socialiste :

C'est tout à l'honneur de François Hollande de rompre avec cette vision d'une France en guerre contre l'autre [...] Il faut casser cet imaginaire de suspicion et de haine qui empoisonne le pays, mais cela ne se fera qu'en engageant la lutte pour un partage des richesses, l'égalité dans l'éducation, l'accès aux soins, à la culture, des conditions de vie meilleures pour tous. Pour une République sociale. (Ernaux, 2012a)

3.9. « Le Président ou le présent à perpétuité »

Wroblewski (2020) estime que le billet critique contre Nicolas Sarkozy paru le 13 mars 2008 dans le quotidien *Libération* marque un tournant dans la posture médiatique d'Annie Ernaux en raison de sa réponse proactive aux sollicitations des médias pour s'exprimer sur ses idées politiques. Dit autrement, ce texte préfigure en quelque sorte une nouvelle manière pour Ernaux de s'engager politiquement dans les médias.

Au fil de cette collaboration médiatique, l'auteure fait son bilan des premiers mois de la présidence de Nicolas Sarkozy qu'elle accuse de s'y mettre à la « destruction à grande vitesse des principes de liberté, d'égalité, de fraternité et de laïcité » (Ernaux, 2008). C'est en raison des épisodes *jamais vus*, à la fois personnels et politiques, impliquant le Président dans un laps de temps si court, que l'écrivaine anticipe une présidence de *l'inimaginable* annoncé en avance. Écrite au début du quinquennat de Nicolas Sarkozy, donc presque cinq ans avant la tribune décrite dans la section 3.8, Annie Ernaux pointe déjà ici la menace de division de la population française en catégories, conséquence des politiques sarkozystes axées sur la crainte de l'insécurité :

De la rencontre entre les peurs, du désir d'un "risque zéro" illusoire d'une grande partie des gens et de l'ambition aussi ombreuse qu'effrayante du chef de l'État peut naître l'acquiescement à un anti-humanisme, un partage naturel entre forts et faibles, "honnêtes" et "voyous". Un retournement des consciences. Sacrifier les principes de liberté, d'égalité et de fraternité pour la tranquillité, cela s'est vu. (Ernaux, 2008)

Ce texte relativement bref – un peu plus de 700 mots – reporte à tout moment à une énonciation en troisième personne. Contrairement à d'autres tribunes, l'auteure disparaît énonciativement dans le texte, il n'y a aucune allusion à des circonstances personnelles, aucun point de vue à la première personne. L'écrivaine Ernaux adopte un rôle d'une éditorialiste et prend une distance narrative des faits pour présenter une démarche politique comme indéniablement négative.

3.10. « Le diable est venu à mon lit »

La dernière tribune que nous analysons, première en termes de date de publication, correspond à une période où Annie Ernaux n'avait pas encore adopté une prise de position ouverte et militante dans ses contributions écrites pour les médias. En revanche, ce texte publié dans le journal *Libération* en mars 2005 offre un

contenu politique, puisqu'Ernaux y établit le cadre dans lequel naît et se déploie son engagement politique et social.

Ce que l'écrivaine nous raconte, à travers une première personne qui se correspond à cette écriture auto-socio-biographique dont parle la critique littéraire de son œuvre, c'est sa découverte de Sartre et l'influence que la lecture de *La Nausée* a eue sur son évolution en tant que personne et en tant qu'écrivaine :

Evoker celui-là [Sartre] trop vite, faute de place, d'autres s'y emploieront, c'est me faire histoire, retrouver les mots avec lesquels, comme une partie de ma génération, je me suis pensée et j'ai pensé le monde dans les années 60 ; aliénation et liberté, authenticité, dépassement de soi, engagement. Des phrases et des analyses dont il est vain de se demander après coup si elles tiennent la route. Elles ont beaucoup tracé la mienne et continuent sans doute, que le veuille ou non, de le faire. (Ernaux, 2005)

Si les spécialistes dans l'œuvre d'Ernaux ne lui attribuent pas l'étiquette d'écrivaine engagée dans le sens sartrien du terme (Fort & Houdart-Merot, 2015), elle reconnaît dans ce court texte le virage fondamental que la lecture de Sartre représente pour sa vie et, ultérieurement, pour son œuvre :

A 16 ans, à moi aussi il m'est arrivé quelque chose au cours de la lecture, comme en miroir. L'adolescente vivant dans un imaginaire alimenté par les romans sentimentaux est saisie par le collet et ramenée dans la matérialité des gestes et des objets, la sensation épaisse du présent, immergée dans ce qui jusque-là n'était qu'un mot vague : l'existence. Expérience physique autant que métaphysique, organique, vécue en même temps que le « je » du livre, « je » de l'auteur parce que ce faux journal fonctionne comme un vrai. (Ernaux, 2005)

4. Conclusion

Bien que la dimension sociale et politique soit une constante dans l'œuvre littéraire d'Annie Ernaux, ses tribunes de presse publiées dans des journaux à large diffusion représentent des jalons significatifs de son engagement politique et social. Ces collaborations médiatiques démontrent la volonté de l'écrivaine d'utiliser sa visibilité pour intervenir dans l'agenda public à chaque fois qu'elle juge menacées les valeurs qu'elle défend. Les grandes préoccupations que soulèvent ses prises de position sous forme de tribunes coïncident avec celles que Gefen (2022b) identifie comme dominantes chez les écrivains français contemporains qui s'engagent politiquement : l'aspiration à l'égalité, l'acceptation d'une société multiculturelle ou le combat antiraciste et féministe.

Annie Ernaux va néanmoins beaucoup plus loin. C'est à travers les tribunes de presse qu'elle exprime de manière directe et sans équivoque son engagement envers les dominés de la société (Bourne-Taylor, 2024 : 64) les plaçant en tant que sujets protagonistes de l'Histoire, au même niveau que les dominants (Froloff, 2015). En ce sens, Ernaux démontre la cohérence de sa pensée politique et sociale en répliquant même aux discours progressistes lorsqu'elle estime qu'ils sont incongrus avec la défense des plus opprimés de la société, comme c'est le cas avec le discours féministe dans la tribune *Soror Lila*.

Moins fréquentes que d'autres manifestations médiatiques d'Annie Ernaux, ses tribunes de presse offrent cependant un matériau de grande valeur pour comprendre comment l'auteure se positionne dans le monde et oriente son écriture vers l'objectif d'être utile et d'intervenir dans la société.

Références bibliographiques

- Bourne-Taylor, Carole, (2024) « Désirer désobéir : politique et stylistique d'un vivre autrement chez Annie Ernaux », *French Cultural Studies*. Vol. 35, n°1, pp. 62-74. DOI: <https://doi.org/10.1177/09571558231216932>
- Durand, Pascal, (2012) « Presse ou médias, littérature ou culture médiatique ? Question de concepts », *COnTEXTES*. N°11. <https://doi.org/https://doi.org/10.4000/contextes.5392>
- Ernaux, Annie, (1989) « Littérature et politique », *Nouvelles Nouvelles*. N°15, pp. 100-103.
- Ernaux, Annie, (le 5 février 2002) « Pierre Bourdieu: Le chagrin », *Le Monde*. Disponible sur : https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/02/05/bourdieu-le-chagrin-par-annie-ernaux_261466_1819218.html [Dernier accès le 13 mars 2024].
- Ernaux, Annie, (le 11 mars 2005) « Le diable est venu à mon lit. Sartre, l'écrivain », *Libération*. Disponible sur : https://www.liberation.fr/cahier-special/2005/03/11/le-diable-est-venu-a-mon-lit_512559/ [Dernier accès le 9 mars 2024].
- Ernaux, Annie, (le 13 mars 2008) « Le Président ou le présent à perpétuité », *Libération*. Disponible sur : https://www.liberation.fr/tribune/2008/03/13/le-president-ou-le-present-a-perpetuite_67184/ [Dernier accès le 9 mars 2024].
- Ernaux, Annie, (le 28 mai 2012a) « 1er-Mai, alerte à l'imposture ! », *Le Monde*. Disponible sur : https://www.lemonde.fr/idees/article/2012/04/28/1er-mai-alerte-a-l-imposture_1692705_3232.html [Dernier accès le 9 mars 2024].
- Ernaux, Annie, (le 10 septembre 2012b) « Le pamphlet fasciste de Richard Millet déshonore la littérature », *Le Monde*. Disponible sur : https://www.lemonde.fr/idees/article/2012/09/10/le-pamphlet-de-richard-millet-deshonore-la-litterature_1758011_3232.html [Dernier accès le 9 mars 2024].
- Ernaux, Annie, (2014a) *Le vrai lieu. Entretiens avec Michelle Porte*. Paris, Gallimard.
- Ernaux, Annie, (le 7 janvier 2014b) « Oui à des grandes écoles vraiment pour tous », *Le Monde*. Disponible sur : https://www.lemonde.fr/idees/article/2014/01/07/oui-a-des-grandes-ecoles-vraiment-pour-tous_4344284_3232.html [Dernier accès le 9 mars 2024].

- Ernaux, Annie, (le 30 octobre 2014c) « C'est quoi être de gauche ? Ce que je veux pour moi, tout le monde y a droit », *Politis*. Disponible sur : <https://www.politis.fr/articles/2014/10/cest-quoi-etre-de-gauche-annie-ernaux-ce-que-je-veux-pour-moi-tout-le-monde-y-a-droit-28784/> [Dernier accès le 9 mars 2024].
- Ernaux, Annie, (le 3 mai 2018) « Le 4 mai 1968: le désir ardent que "ça continue" », *Libération*. Disponible sur : https://www.liberation.fr/france/2018/05/03/le-4-mai-vu-par-annie-ernaux-le-desir-ardent-que-ca-continue_1647599/ [Dernier accès le 9 mars 2024].
- Ernaux, Annie, (le 13 mars 2019) « Soror Lila », *Libération*. Disponible sur : https://www.liberation.fr/debats/2019/03/13/soror-lila_1714852/ [Dernier accès le 9 mars 2024].
- Ernaux, Annie, (le 30 mars 2020) « Sachez, monsieur le Président, que nous ne laisserons plus nous voler notre vie », *Radio France*. Disponible sur : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/lettres-d-interieur/sachez-monsieur-le-president-que-nous-ne-laisserons-plus-nous-voler-notre-vie-annie-ernaux-3935871> [Dernier accès le 9 mars 2024].
- Ernaux, Annie, (février 2023) « Relever la tête », *Le Monde diplomatique*. Disponible sur : <https://www.monde-diplomatique.fr/2023/02/ERNAUX/65517> [Dernier accès le 9 mars 2024].
- Fort, Pierre-Louis, (2015) « Les silences et la colère. Entretien avec Annie Ernaux » in Fort, Pierre-Louis & Violaine Houdart-Metot (ed.), *Annie Ernaux : un engagement d'écriture*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 201-207. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.psn.134>
- Fort, Pierre-Louis & Violaine Houdart-Merot, (ed.), (2015) *Annie Ernaux : Un engagement d'écriture*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Froloff, Nathalie, (2015) « Formes et enjeux de l'Histoire dans l'œuvre d'Annie Ernaux » in Fort, Pierre-Louis & Violaine Houdart-Metot (ed.), *Annie Ernaux : un engagement d'écriture*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 17-25.
- Gefen, Alexandre, (2022a) « Annie Ernaux, politique » in Pierre-Louis Fort (dir.), *L'Herne, Ernaux*. Cahiers de l'Herne. N°138, pp. 275-279.
- Gefen, Alexandre, (2022) *La littérature est une affaire politique*. Paris, L'Observatoire.
- Heck, Maryline, (2024) « Annie Ernaux : "engager" la littérature, essai de positionnement théorique », *French Cultural Studies*. N°35(1), pp. 31-41. DOI: <https://doi.org/10.1177/09571558231214394>
- Heinich, Nathalie, (2013) « Grand résumé de De la Visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique, Paris Éditions Gallimard, 2012 », *SociologieS*, Grands Résumés. DOI: <https://doi.org/10.4000/sociologies.4282>
- Promonet, Aurore, (2016) « Marie-Laure Rossi, Écrire en régime médiatique. Marguerite Duras et Annie Ernaux. Actrices et spectatrices de la communication de masse », *Questions de Communication*. N°30, pp. 474-476. DOI: <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10982>
- Rossi, Marie-Laure, (2015) *Écrire en régime médiatique. Marguerite Duras et Annie Ernaux. Actrices et spectatrices de la communication de masse*. Paris, L'Harmattan.
- Urrego, Viviana & Najoua Mohib, (2022) « Ouverture sociale : intérêts et limites d'une politique ambitieuse », *Éducation et Socialisation*. N°65. DOI: <https://doi.org/https://doi.org/10.4000/edso.19997>
- Wroblewski, Ania, (2020) « La colère saine d'Annie Ernaux », *Fabula / Les Colloques, Annie Ernaux, Les Écritures à l'oeuvre*. DOI: <https://doi.org/10.58282/colloques.6655>